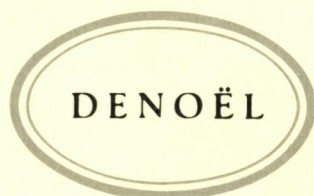


Georges Piroué

# Lui, Hugo

*essais*



Extrait de la publication



LUI, HUGO

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS DENOËL

*Nouvelles*

Ariane ma sanglante  
La façade et autres miroirs  
Feux et lieux

*Récits*

Mûrir  
Le premier étage  
Le réduit national

*Romans*

Les limbes  
Une manière de durer  
Une si grande faiblesse  
La vie supposée de Théodore Nèfle  
San Rocco et ses fêtes  
A sa seule gloire

*Essais*

Proust et la musique du devenir  
Victor Hugo romancier ou les dessus de l'inconnu  
Pirandello

**GEORGES PIROUÉ**

**LUI, HUGO**

**essais**

**DENOËL**

© by Éditions Denoël, 1985  
19, rue de l'Université, Paris 7<sup>e</sup>  
ISBN 2-207-23099-6

## **La Maison livre**





Lorsque je quitte Jersey pour Guernesey, le ciel est couvert de brumes plombées. Quelques-unes, pendantes, se vident sur la mer en rideaux de pluie errants. Ce sont ces « grains » bretons que j'ai déjà vus, il y a longtemps, du haut des remparts de Saint-Malo, traînant au large leurs chiffons délavés de lumière morte.

Par places, au contraire, de vastes déchirures entretiendront, durant toute la traversée, une espérance d'aube qui n'en finit pas d'annoncer le jour, de promettre mieux que le jour, mais n'y parvient pas et l'on reste ainsi suspendu entre l'ombre et la lividité.

Des mouettes volent dans le sillage du bateau, ailes déployées et immobiles, avec, accroché dessous, un corps de souris blanche, une tête articulée piquée d'un œil vorace. Elles planent dans le vent violent, tirées par un fil invisible, comme la queue ornée de papilotes du cerf-volant sur lequel nous voguerions. L'espace qui les soutient paraît à peine moins dense que l'eau. Pour un peu, on les prendrait pour des poissons

## La Maison livre

du ciel, aussi muettes, aussi prestes et confiantes en la force des courants lorsqu'elles virent soudainement, et les voici hors de portée, à cinquante mètres de la poupe, tout à coup libres, alors qu'au-dessus de nous, rapaces, elles avaient un je-ne-sais-quoi de maléfique qui fascine.

A un certain moment, un rayon de soleil, illuminant l'arête des ailes, les rendra phosphorescentes, d'un immaculé exalté que je me souviens avoir observé dans le port d'Amsterdam où c'étaient les navires et leurs superstructures qui paraissaient chauffés à blanc sur le fond noir et oppressant de brouillards impalpables.

A l'horizon, des terres étendent bout à bout leurs tables rases qui, à mesure qu'on avance, se disloquent, s'ouvrent en détroits et dérivent loin les unes des autres.

La maison de Victor Hugo, Hauteville House, à St. Peter Port, domine le rivage et la ville. Rien ne distingue sa façade morne des habitations d'alentour, sinon un drapeau tricolore au-dessus de la porte. Mais aussitôt est-on entré qu'on se trouve en un lieu unique au monde.

Les demeures des grands hommes, d'habitude, sont des musées où, au cours des ans, ont été rassemblés et disposés par les soins d'un conservateur collections et souvenirs. Rien de pareil ici. La maison est telle que Hugo l'a quittée, le 8 novembre 1878, lors de son dernier séjour dans l'île. Telle aussi, non pas qu'il l'avait achetée en 1856, c'est-à-dire construite et amé-

nagée par d'autres que lui, mais remodelée selon ses goûts, ses ambitions, sa fantaisie, son génie poétique devenu architectural pendant les cinq ans qu'il consacra à en faire l'une de ses œuvres, à savoir le rêve mué en habitacle, en ornements, en bibelots de toute sa vie visionnaire : un livre-objet qu'on peut palper, l'occasion d'une lecture qui serait, comme celle d'une cathédrale, nourrie de perspectives, d'images et de symboles. Quelque chose comme le décor d'un théâtre qui n'a nul besoin de personnages, le tableau vivant d'un drame ou l'extraversion d'une démence. On s'y promène comme sous un crâne.

Je pense au mot du romancier disant, à propos de Notre-Dame de Paris, que l'imprimerie tuerait le sanctuaire. Il semble qu'ici, pour une fois, cette évolution soit inversée et que l'édifice l'emporte, comme le vestige d'un passé fabuleux, sur la puissance du langage.

Que cette maison soit un acte politique ne fait aucun doute. Au palais de l'Élysée, l'exilé oppose Hauteville House, à Napoléon le Petit Victor Hugo le Grand. Partout se dressent ses initiales – V victorieux, double fût affirmé du H – qui, dans la salle à manger, forment une cheminée monumentale en carreaux de Delft. Le Seigneur, le Prêtre, le Soldat, sont honnis en effigie. Le dessin d'un pendu rappelle l'exécution de John Brown coupable d'avoir soulevé les esclaves d'Amérique en 1859. Au deuxième étage, un somptueux lit à colonnes attend encore Garibaldi qui aurait dû venir s'y coucher après son échec de Mentana, en 1867. Ces lieux sont un repaire de bannis : leur fantôme, sinon eux-mêmes, y trouvait un sûr refuge.

Cette maison est aussi le toit où s'abrite la famille,

## La Maison livre

et qu'importe qu'elle soit divisée et, avec le temps, dispersée. (Juliette Drouet habite si près que d'une fenêtre à l'autre on peut s'envoyer des baisers.) Le cérémonial y règne : ces trois sièges d'inégale hauteur qui, par exemple, portent au dossier, en lettres cloutées, les mots, *Pater, Mater et Filius*. Ou ce fauteuil des ancêtres qu'une chaîne tendue entre les accoudoirs interdit d'utiliser, puisqu'il était réservé aux mânes de la lignée Hugo.

Mais plus que l'orgueil de l'opposant, plus que le culte des institutions fondamentales, cette maison exprime surtout l'absolue primauté de l'esprit. Elle est le siège de la pensée. Des quatre horizons et du fond des temps, l'Idée y est évoquée par les noms gravés des sages, Moïse, Socrate, Isaïe, Dante, Eschyle, Molière, que Hugo tenait pour ses phares. Je dirais qu'elle est, mieux encore, le signe de la pensée inventive, créatrice de surfaces et de volumes, de très surprenants matériaux qui sont son habillage et sa chair en lesquels, subrepticement, elle ne cesse de s'activer, dégageant une ambiance trouble d'inquiétude et de présomption, d'obsessions et de gamineries qui constituent l'étoffe même de la méditation hugolienne. Une conscience se cherche, se secrète sa propre coquille où elle puise réconfort et se suscite son propre double qui la désarçonne et l'effraye. Avec des meubles de tous styles, gothique, Renaissance, Louis XIII, qu'il a démembrés et reconstitués à sa guise, y ajoutant des éléments de son invention, des motifs ornementaux dessinés et parfois même sculptés de sa main, avec des tapisseries flamandes ou persanes (en perles tissées de fils d'or) qu'il a tendues jusqu'entre les poutres des plafonds, des chinoiseries, des verres de

Venise, Hugo a réalisé, projeté hors de lui-même son univers intérieur, s'en débarrassant par un mouvement de défoulement libérateur, en même temps que, d'autre manière, il l'utilisait, une fois constitué, à s'imprégner de ses phantasmes, à marcher, grâce à eux, au-devant d'une connaissance de son moi de plus en plus irréaliste ou, si l'on veut, surréaliste. On a vite fait et l'on a tort de tenir les mots *Ego Hugo* (moi Hugo) inscrits sur le fauteuil des ancêtres pour une vulgaire fanfaronnade. J'y verrais pour ma part, au contraire, à la fois l'incitation que, sa vie durant, le poète se sera répétée de descendre au plus profond de son inconscient et sa stupéfaction devant ce qu'il aura ramené au jour de ces ténébreuses explorations. Face à ces assemblages de pacotilles hétéroclites, on comprend à quel traitement en vue d'une révélation de soi-même onirique et comme d'outre-tombe Hugo a soumis l'Histoire dont son théâtre et ses romans sont le reflet, et la Nature dont sa poésie hante les arcanes. Ces meubles d'ailleurs, ces revêtements de bois sont, tout comme l'âme et les fictions de l'œuvre, truffés de caches, de tiroirs à secret, de portes dérobées. Une imagination d'enfant, puérilement géniale, a fui l'angoisse en s'offrant le plaisir quotidien de la distraction artisanale. Mais ce jeu ramène à l'essentiel, ne l'enrobe que pour le dévoiler. En se rassurant, Hugo se fait peur.

Cependant, si l'on quitte les étages inférieurs, on parvient juste sous le toit, aux chambrettes que l'écrivain s'était réservées où il dort sur un lit bas, presque un grabat, où il travaille, debout, à l'une ou l'autre des deux tablettes mobiles noires qui lui servent d'écritoire. Ici s'étend le royaume restreint du

## La Maison livre

dépouillement et de l'austérité. Céramiques et vitres, tout est blanc. En pleine lumière, le cabinet de travail est une serre, une vigie, le prisme d'une lentille d'où l'on découvre de tous côtés la forêt, ses arbres et ses fleurs, la mer semée d'écueils et d'îles, Herm, Sercq, Aurigny et la côte de France tout au fond; d'où l'on domine le port, ses navires, ses départs sans retour, ses évanouissements dans l'immensité. Ici Hugo s'est déjà en quelque sorte oublié. Plus d'abîmes intérieurs, de cavernes, plus trace de végétations sensuelles et diaboliques, plus d'images taillées, d'autels, de décors, plus de représentations. Il a troqué l'objet manufacturé contre le mot, le signe contre le sens du signe. Il est au plus loin du réel en même temps qu'en son centre. Il a débouché en plein ciel qui est également pleine mer. La métaphysique a remplacé ses aberrantes « pataphysiques ». Il semble avoir percé le voile de toutes les apparences et vaincu la tentation de s'exprimer par leur truchement. Le vide. Le vide enclos, le vide derrière tout ce qui existe. Ce qu'il appelle Dieu. Une lividité. On songe à l'anonymat enfin conquis de Jean Valjean aux derniers jours de sa vie, au suicide serein, sous la surface de l'eau, de Gilliatt et de Gwynplaine, à leur disparition dans l'indéterminé. C'est la fin du monde et de ses pompes, la fin de Satan. Calme plat. Essor sans bornes.

Je suis allé me promener sur les falaises de Guernesey, celles qui sont orientées au sud. A cinquante mètres au-dessus de la mer qui remplit l'entrelacs des branches, on y rencontre la forêt – « Pégase au

vert », disait le poète. Des pins, des chênes, leur véhémence tordue dans l'azur, le fouillis des taillis, le pointillé des jeunes feuilles; des ogives de verdure, la nappe émaillée des jacinthes sauvages bleues ou blanches qui ressemble au reflet d'un vitrail; un aérien gothique à ciel ouvert, vivace, fourmillant, éloquent, irrigué d'instincts joyeux; tout un univers de nervures et de graffiti ébauchés : les grottes trompeuses d'ici-bas sonores de chants d'oiseaux. Et parfois le sol s'affaisse en ravins encore plus luxuriants qui mènent à la mer, dans un courant soudain de chaleur, tout ce moutonnement éboulé de végétations vibrantes. Au milieu, caché mais musical, un ruisseau coule et s'achève en cascade.

Ou bien, à découvert, face à l'ouest, exposé au vent, c'est l'or lourd des genêts en tas, accumulés, d'un jaune qui fait presque mal à force d'intensité. Et leur parfum de noix de coco, épais comme un sirop.

Le lendemain j'étais à Jersey, à la pointe nommée Corbière Point. Il pleuvait, puis le temps s'est levé. J'ai regardé la mer monter. Elle couvrait un à un les écueils d'un mouvement invisible et pourtant, sur un rythme qui n'est pas le nôtre, à la longue décelable. Elle séparait peu à peu de la côte un phare sur un rocher. Découpé contre le couchant, ce rocher s'éloignait de nous, noircissait, changeait de forme, s'aiguissait en clochetons, en tourelles, s'auréolait d'un halo d'Histoire, se transformait en ville maudite. La marée montante était forte.

Tous ces phénomènes journaliers, saisonniers, les plantes qui croissent et qui fleurissent, la gorge des oiseaux qui palpite, l'eau qui s'en va et qui revient, le soleil le même chaque jour, l'apparition-disparition

## La Maison livre

des nuages, la pluie de loin en loin, ces clartés ici et là. Cela se déroule calmement, cela n'a rien d'extraordinaire. Mais on attend tout de même quelque chose de ces respirations colorées, de ces spasmes doux et dangereux. On s'invente des épisodes, on se raconte des épilogues. Des mythologies s'esquissent. A cette absence de conclusion, notre esprit tente de suppléer. On rêve et on imagine. On anime, on peuple ce monde. On y habite, on le fait sien. L'impression s'élabore en expression qui augmente la sensation, la rend plus forte. Pénétrée par le paysage, à son tour l'âme le pénètre et lui procure forme et sens. Il y a dialogue dont on ne sait trop à qui revient l'initiative ni à quoi il aboutira. On se construit un logis de tout ce qui nous tombe sous les yeux et résonne à nos oreilles, et l'on ignorera toujours si l'amour qu'il nous inspire nous vient des choses ou de nos propres illusions. Ainsi procédait Hugo qui, non seulement de Hauteville House mais de la création entière, a fait son intime projection, fantasque et domestique, inconcevable et familière, comme il en est de toute réalité, aussi bien celle où il puisait que celle qu'il crut inventer.



# La Mer



Cette image me vient de mon enfance. Elle figure dans une vieille édition illustrée de *L'Année terrible* qui appartenait à mon grand-père. Elle représente, dominant les flots, un rocher au sommet duquel se découpe une minuscule silhouette d'homme. Au-dessous commence le poème :

*J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer.*

Si sur le plan de la légende, cette image reflète une vérité qui nous est très familière, il va de soi qu'au niveau des faits, elle demande à être révisée : Hugo n'a pas toujours été le solitaire des grèves qu'il s'est plu à immortaliser. Il est même surprenant qu'il le soit devenu un jour, en même temps que lui poussait une barbe qui a fait de lui un nouveau personnage.

Rien ni dans l'hérédité ni dans la jeunesse de l'écrivain n'annonce une telle fatalité. On ne peut naître, en Franche-Comté, plus à l'est d'un quelconque rivage. Son père, lorrain, est commandant d'infanterie et,

quoique fille d'armateur, sa mère n'évoquera jamais pour lui que les bocages de la Vendée. Son enfance, c'est un jardin qu'assourdit de temps en temps le bruit de bottes et de charrois de l'épopée la plus pédestre qui se soit déroulée en Europe. Des premiers contacts avec l'île d'Elbe, en 1804, et avec Naples, en 1807, rien ne subsiste que cette notation d'Adèle Hugo dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : « Naples, rayonnante au soleil et terminée par l'azur de sa mer, leur fit l'effet d'avoir une robe blanche frangée de bleu », à quoi pourrait faire écho cette plate évocation de Jersey dans la pièce « A Granville, en 1836 » des *Contemplations* :

*Jersey sur l'onde docile  
Se drape d'un beau ciel pur.  
Et prend des airs de Sicile  
Dans un grand haillon d'azur*

Disons-le tout de suite pour n'avoir pas à y revenir : mer intérieure chargée de culture et d'histoire, la Méditerranée n'appartient pas au monde marin de Hugo, mais à son univers terrestre où se devine partout « la fin, la borne, la limite » (« Les Temps paniques »), et qui a partie liée avec l'Olympe des dieux et le château des rois. Classique, elle ne remet rien en question, et, si le poète la décrit bien lors de son voyage à Marseille en 1839, il ne tire de sa contemplation aucune vision comparable à celles que la Manche lui inspirera. Il note dans son carnet : « C'est la mer illustre et rayonnante, éclairée à la fois et dans tous ses recoins, par l'histoire et par le soleil. »

Il existe, comme on sait, un Hugo virgilien, mon-



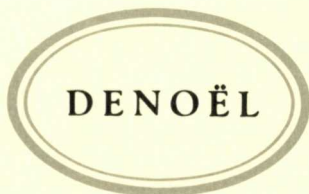
Georges Piroué

## Lui, Hugo


Waterloo pour Hugo, c'est le siècle qui tourne sur ses gonds ; pour les Anglais, à l'exception de Byron, une occasion d'ironiser.

Le nègre pour Hugo, c'est *Bug Jargal*, l'esclave révolté et clément. Mais pour Eugène Sue, pour Alexandre Dumas ? Quant à la mer, elle est par excellence la métaphore de l'Histoire, on y lit le destin des peuples tandis qu'au contraire le masque social falsifie le sens et emprisonne l'âme. Ainsi *L'homme qui rit* derrière sa grimace.

En coups de sonde rapides, ces brefs essais révèlent dans la masse d'une œuvre écrasante quelques sources d'enrichissement méconnues.



Extrait de la publication

1.85   
ISBN 2-207-23099-6  
74 FF TTC  
I.L.M. - Priester - Paris